

grand-aumônier de l'empire, M. l'abbé Boiret, de lord Cochrane, marquis de Maranham, amiral du Brésil, l'affection des frères Taunay, et la bonté touchante avec laquelle le recevait l'impératrice Léopoldine-Caroline, sœur de Marie-Louise, et, comme la veuve de Napoléon, archiduchesse d'Autriche. D'ailleurs son insouciance de poète l'empêchait de profiter des faveurs de la fortune, en le rendant étranger à toute espèce de calculs.

Les frères Andrada, exilés du Brésil et réfugiés en Europe, où les avaient suivi les bienfaits de don Pedro, n'en conservaient pas moins des partisans et une grande influence à Rio. Des tentatives d'assassinat furent dirigées contre les Français dont la haute position faisait ombrage aux Portugais et aux Brésiliens. De Loy eut à défendre ses jours et n'échappa qu'à force d'intrépidité à ses implacables ennemis.

Le grand-aumônier de l'empire le décida alors à abandonner un séjour dangereux où le courage ne pouvait pas lutter avec succès contre le poignard obscur d'un assassin; il l'engagea à se réserver pour des temps meilleurs. Les frères Taunay lui tinrent le même langage.

« Il s'éloigna de Rio avec des pressentiments funestes réalisés au bout de quelques années par la mort prématurée de l'impératrice Léopoldine et par la chute de don Pedro... »

Ce départ ne fut que devancé, que hâté. Le mal du pays, comme il l'a dit plus tard, travaillait déjà son cœur horriblement. On ne quitte pas impunément la France. Ailleurs, la gloire est vaine, la célébrité et la fortune ne sont que des chimères. Où trouver le jeune français, amant de la lyre et des arts, au cœur plein d'avenir, avide de renommée, rêvant l'immortalité de son nom, qui vit et meurt content des suffrages de la terre étrangère? Notre France gagne à la comparaison, et cette comparaison, De Loy l'avait faite dans ses voyages.

Le vaisseau qui lui rendait son pays entrainait dans la